



PAUL LAURENT

1840-1891

on le choisissait déjà pour remplacer momentanément son professeur, M. Betbeder, qui, croyant trouver ailleurs la gloire et la fortune, avait demandé un congé de six mois.

Il n'est pas revenu et M. Paul Laurent est resté en fonctions, provisoirement d'abord, définitivement ensuite, malgré sa jeunesse (1). Il dirigeait non seulement l'école municipale, mais aussi les cours de dessin aux élèves du collège.

Sentant la responsabilité qu'il assumait sur lui, il travaillait sans cesse avec ardeur, et il acquit rapidement cette habileté de touche qui le fit bientôt rechercher des maîtres de nos grandes publications artistiques et surtout de la *Gazette des Beaux-Arts*, cette revue princeps où les premiers crayons et les burins hors lignes ont seuls l'honneur d'être admis.

Nous aurions voulu parler de son talent, de ses œuvres si nombreuses et si variées, mais ne pouvant le faire *ex professo*, nous nous bornerons à constater son mérite et ses succès : un profane ne doit pas pénétrer dans le sanctuaire.

En même temps qu'il enseignait et dirigeait ses élèves, il travaillait pour lui-même, aspirant toujours à la perfection. Son enseignement était clair, lucide, méthodique. Plus d'un candidat aux écoles du gouvernement lui dut en partie ses succès.

Comme l'a dit si bien, M. Wehrlé, sur sa tombe « M. Paul Laurent avait le secret de communiquer

(1) Pour cette place de professeur de dessin, la municipalité de Soissons ouvrit un concours qui eut lieu les 2, 3 et 4 septembre 1861. Neuf candidats s'étaient fait inscrire, sept se sont présentés, un s'est retiré à la première épreuve, aucun des six autres n'a réuni le nombre de points nécessaires pour motiver l'admission. Le résultat du concours a été considéré comme négatif. Parmi les concurrents se trouvaient notamment MM. Charles Marchal et Eugène Salingre, tous deux de Soissons.

À la suite de cette tentative infructueuse, M. Laurent, qui n'avait cessé de tenir l'intérim, fut enfin nommé officiellement.

aux autres ce qu'il sentait lui-même. D'un heureux caractère, il avait toujours un mot aimable à dire à ceux qui l'approchaient. » Il était plutôt, pour ses élèves, un ami qu'un maître.

Il fut heureux lorsque l'enseignement du dessin, de facultatif qu'il était, devint obligatoire dans les collèges. Il en comprenait toute l'utilité.

En effet, si le dessin est la base et le fondement de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, il n'est pas moins nécessaire pour une foule d'industries, pour les sciences naturelles ou mécaniques.

Aucun secret ne lui était inconnu. Il cherchait surtout la vérité, dans la reproduction de la nature, aussi attachait-il beaucoup d'importance aux lois de la perspective.

Son coup d'œil sûr saisissait la physionomie exacte de la personne, de l'objet ou du paysage qu'il voulait reproduire, et son crayon, ferme et hardi, le traduisait sans hésitation. Son dessin était correct et pur. Il n'était d'aucune école, les admirant toutes et se bornant à rechercher le vrai.

Les études qu'il laisse sont nombreuses et ses cartons pleins renferment des richesses, dont plusieurs nous intéressent, car elles concernent les beaux monuments de notre antique soissonnais. Peut-être un jour nous sera-t-il permis d'en détacher quelques uns pour notre *bulletin*.

Notre ami regretté ne se bornait pas au dessin à la plume ou au crayon, il excellait encore dans les différents genres, au lavis, à la sépia, au pastel, à l'aquarelle.

Nous pouvons citer de lui de charmantes aquarelles, notamment : Henri IV et Mayenne, au château de Vauxbuin, Coligny faisant construire les fortifications de Soissons sous Henri II, le commandant Denis, ramené blessé à Soissons, pendant le siège de 1870,

les artilleurs soissonnais sur les bastions (du même siège), un épisode de la guerre de 1870 dans les Vosges, etc.

Il fit aussi de la peinture à l'huile. C'est lui qui, pour le musée, reproduisit les portraits de la famille Puységur, de Mme de Finfe, de Poiteau, etc.

Mais c'est surtout par ses gravures à l'eau forte que M. Laurent se distinguait. Il était devenu un maître recherché des auteurs et des éditeurs pour leurs publications de grand luxe.

MM. Corroyer, Havard, Collignon, Yriarte, Gonse, etc. lui confiaient les illustrations de leurs magnifiques publications. Et ici nous ne pouvons guère citer ses gravures, elles se comptent par centaines, toutes remarquables de finesse, d'élégance, et de vigueur en même temps.

Laurent, avant de se livrer à la gravure à l'eau forte et pour y acquérir cette supériorité qui le faisait rechercher des véritables connaisseurs, avait longtemps étudié, analysé les procédés des maîtres de l'art. Il les connaissait tous, depuis Albert Durer, jusqu'aux artistes de nos jours, il avait tout vu et comparé, examiné les œuvres diverses : Rembrandt, Van Dyck, Paul Potter, Van Ostade, Callot, Boucher, Fragonard, Goya, dans les derniers siècles, Charles Jacques, Daubigny, Bracquemont, Flameng, Varin tout récemment, et bien d'autres encore que nous pourrions citer et qui ont illustré l'eau forte.

Comme ces célèbres devanciers, il a compris qu'il fallait à la fois, selon l'expression de M. Maxime Lalanne, (1) être « le traducteur et le poète. »

En effet, l'artiste graveur, même quand il veut reproduire l'œuvre d'un tiers, doit créer lui-même ; il

(1) Maxime Lalanne, *Traité de la gravure à l'eau forte*, A. Quentin, éditeur.

doit rendre les finesesses du dessin, les couleurs pour ainsi dire de la peinture, les clartés et les ombres. Sa traduction ne doit pas être sèche et froide, il lui faut le style qui naît sous les doigts habiles de l'ouvrier.

Le cuivre, docile, se prête à tout, et ne saurait être un obstacle à la main et à la pensée (1).

Mais si M. Laurent connaissait tous les genres, il n'imitait personne. Il ne reproduisait pas les tableaux célèbres et le plus souvent, ne gravait que ce qu'il avait dessiné lui-même.

Paul Laurent possédait à fond tous les secrets de son art. Que de fois nous l'avons vu préparer sa plaque de cuivre, avec un soin particulier. Il connaissait le degré de chaleur nécessaire pour la chauffer, faire fondre le vernis dont il la recouvrait également, puis ces préparatifs lui paraissant convenables et à point, et le calque du dessin fait, il prenait sa pointe et traçait les lignes « avec autant de facilité qu'il l'aurait fait au crayon sur le papier. »

Il fallait le voir à l'œuvre, attentif, absorbé, regardant l'effet du tracé, enlevant délicatement avec le blaireau les parcelles de vernis ou de cires rejetées par la pointe, puis examinant le tout à la loupe, procéder à la morsure, au moyen de l'acide azotique ou, si l'on aime mieux, de l'acide nitrique à 40 degrés, c'est-à-dire mélangé de 3/5 d'eau.

Nous nous souvenons qu'un jour, il venait de graver ainsi la chapelle du château de Villers-Cotterêts et en avait fait tirer quelques exemplaires seulement, 4 ou 5, lorsqu'il s'aperçut que certains détails avaient besoin d'être retouchés. Il avait recouvert la plaque de vernis, fait ses retouches, et plongé la planche dans l'acide.

En ce moment, un ami entra, se mit à causer, (il

(1) A. de Lostalot, *Les procédés de la Gravure*, A. Quentin, éditeur.

n'avait que deux mots à dire !) mais ces deux mots se prolongèrent, si bien que lorsque Laurent voulut retirer sa planche pour la mettre dans l'eau, arrêter l'action de l'acide et l'éponger au papier buvard, il constata avec terreur que la morsure était trop profonde. La gravure était brûlée, perdue !

Elle n'a jamais été refaite. Aussi cet accident donne aux quelques épreuves tirées une valeur incontestable.

Tout en se livrant à ses travaux de prédilection, M. Laurent était parfois peiné de voir que, aux salons annuels, le public et aussi les critiques traversaient les salles de gravures avec indifférence, celui-là sans regarder, ceux-ci sans presque en parler.

MM. Varin et Delauney se plaignaient aussi de cette sorte de défaveur : — « On ne fait plus guère attention aux gravures », nous disaient-ils un jour.

Cet état de choses a déjà été constaté et expliqué par M. Philippe Burty, en 1867 :

« Il reste acquis, dit cet auteur, que le monde se désintéresse de la gravure sur métal, que l'eau forte succède au burin, que la lithographie agonise, que le bois est en péril, que le *procédé* tend à supprimer le burin, l'eau forte, la lithographie et le bois, et que l'agent provocateur de ces menées révolutionnaires, c'est, directement ou indirectement, la photographie.... »

Mais, malgré tout, il ne se décourageait pas, sachant bien qu'une belle et bonne gravure a toujours plus de prix qu'une photographie.

Et il a eu raison, car l'art du graveur a depuis repris le dessus, l'eau forte surtout se défend plus vigoureusement que le burin. Elle ne veut pas succomber et elle n'est pas prêt de mourir...

Convaincu et persuadé de sa longévité il travaillait toujours, avec acharnement, pour ainsi dire ; sans négliger ses cours, il produisait sans cesse, ne prenant

aucun repos et pouvant à peine suffire aux commandes qui lui étaient faites.

On comprendra, à peine, comment il put faire face à tant de labeurs, étant donné que ses cours seuls lui prenaient une grande partie de ses journées.

Il trouvait encore le moyen d'envoyer aux expositions annuelles, ainsi il fut admis aux salons en 1870, 73, 75, 76, 77, 78, 80, 81, 82.

Voici, aussi exactement que possible, la liste de ses compositions terminées et publiées. Il composa :

350 des. et grav. pour *La Gazette des Beaux-Arts*.

120	—	<i>Rimini</i> , de Ch. Yriarte.
100	—	<i>Le Mont-Saint-Michel</i> , de Corroyer.
150	—	<i>La Céramique grecque</i> , de Rayet et Colligon.
50	—	<i>L'Art dans la Maison</i> , de Havard.
100	—	<i>La Sculpture antique</i> , de Paulin Paris.
100	—	<i>Matteo Civitali</i> , d'Yriarte.
100	—	<i>Le Dictionnaire de l'Ameublement</i> , par Havard.

Et une grande quantité d'autres pour :

La Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts ;

*L'Illustration dans l'art gothique*. de Gonse ;

*La Flandre à vol d'oiseau*, de H. Havard ;

*Les Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, par Ed. Fleury ;

*Le Monde Illustré*, etc, etc.

Pour la Société, il a été un collaborateur des plus utiles et beaucoup de nos *Bulletins* sont enrichis de ses dessins.

Il nous a donné, entre autres :

Le cloître et la crypte de Saint-Léger ;

Le cloître de Saint-Jean, avant et après la guerre ;

La porte de l'Arquebuse ;

La pierre du Chat-Lié ;

Une vue du pont de Soissons, d'après Justin Ouvrié ;  
Un encensoir du Moyen-Age ;  
Les clefs de la ville ;  
Les portraits de MM. Piette, Fleury, Périn, Fossé  
d'Arcosse, Poiteau, l'abbé Traizet ;  
Et bien d'autres encore.

En dernier lieu, il avait fait le plan de l'église  
Notre-Dame des-Vignes, — et devait faire pour nous  
le portrait de M. Choron.

Parmi les plus belles eaux fortes, nous devons citer :

Les reliquaires de la cathédrale de Soissons du  
XVI<sup>e</sup> siècle ;

La chapelle ou salle des états du château de Villers-  
Cotterêts ;

L'arc de triomphe romain de Reims ;

Une collection des objets les plus précieux du musée  
de Soissons, comme la crosse de Nivelon, la statuette  
de Mercure, des chapiteaux, le tympan représentant  
l'enfer de l'église Saint-Yved à Braine ;

Le château de Septmonts, avec un fragment de frise  
renaissance ;

Le tombeau de Jovin, à la cathédrale de Reims ;

Le transept de la cathédrale de Soissons ;

Le calice de Saint-Remy, fait avec les débris du  
fameux vase de Soissons, dit-on ;

Le tombeau de Marie de Bourgogne à Bruges ;

Un fragment de retable de la cathédrale de Flo-  
rence.

Toutes ces œuvres l'avaient fait remarquer en haut  
lieu : il est d'abord nommé correspondant du ministère  
de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en 1875.

En 1877 il reçoit la palme d'officier d'académie à la  
suite du concours général des lycées de provinces où  
plusieurs de ses élèves furent couronnés.

L'avenir semblait, radieux, lui ouvrir ses portes



d'ivoire. Il recueillait la récompense de ses efforts et de ses veilles.

D'un caractère affable, franc et gai, il s'était fait estimer et aimer de ceux qui l'approchaient, il était plein de zèle dans l'exercice de ses fonctions, se plaisait à rendre service et à obliger, et par dessus tout, dévoué à sa famille.

On a dit qu'il fût bon frère et excellent fils. C'est vrai ; le temps dont il pouvait disposer, c'était près de sa mère qu'il le passait. Il étudiait et travaillait près d'elle.

Il fit de précieuses connaissances qui, en appréciant ses qualités et ses mérites, lui furent très utiles, nous voulons parler de MM. de Montaignon, le savant professeur de l'Ecole des Chartes ; Leman, le peintre du siècle de Louis XIV, l'illustrateur de Molière, qui habita Septmonts pendant plusieurs années ; Corroyer, l'architecte de la cathédrale de Soissons, le restaurateur et l'historien du Mont-Saint-Michel ; d'autres encore véritables connaisseurs, artistes eux mêmes, qui appréciaient le talent de notre ami et le propageaient autour d'eux.

Un moment il eut l'idée de quitter Soissons et d'aller à Paris, chercher une gloire plus retentissante .. Mais il avait sa mère, il resta près d'elle, préférant sa situation modeste, mais assurée et paisible, calme et tranquille.

Il fit sagement, et nous n'avons pas été le dernier à l'en féliciter. Peu après il voulut se créer un intérieur à lui, une famille. Il prit une digne compagne, qui sut, par ses soins, son affection, rendre son foyer domestique, agréable et riant.

Absorbé par ses occupations, attiré par le charme qu'il trouvait chez lui, il ne sortait plus beaucoup dans ces dernières années. On le trouvait toujours

dessinant, peignant, gravant, le crayon, le pinceau ou le burin à la main.

Il n'avait même plus le temps d'envoyer aux salons annuels.

Il possédait les joies de la famille et tout semblait lui assurer encore de longs et heureux jours.

Mais le bonheur ici bas est de courte durée.

L'année dernière, une maladie impitoyable vint le frapper. On crut que sa robuste constitution la surmonterait. Il n'en fut malheureusement pas ainsi. Paul Laurent, de même qu'un combattant sur la brèche, a lutté avec courage, virilement jusqu'au dernier jour, faisant des efforts surhumains pour remplir, malgré la douleur, ses devoirs professionnels.

Il a succombé quelques jours avant la rentrée des classes, le 20 septembre, travaillant encore, laissant inachevés divers travaux, aquarelles et gravures.

Il laisse une veuve inconsolable qui lui prodigua les soins les plus affectueux et adoucit ses derniers moments, et deux orphelins, objets de sa plus tendre sollicitude et sur lesquels il fondait ses espérances d'avenir.

Le monde perd en lui un artiste distingué, la ville et le collège un professeur émérite, et notre Société, dont il faisait partie depuis 1863, un collaborateur précieux et d'un talent éprouvé et reconnu.

La séance est levée à 5 heures.

*Le Président* : l'abbé PÉCHEUR.

*Le Secrétaire* : Alexandre MICHAUX.